

REVUE SOCIALE

La Question du Jour

NEUTRALITÉ ET IMPARTIALITÉ

La plus perfide manœuvre du partielclérical, des ennemis de l'école laïque, c'est de la rapeler à ce qu'ils appellent la neutralité, et de la condamner par là à n'avoir ni doctrine, ni pensée, ni efficacité intellectuelle et morale. En fait, il n'y a que le néant qui soit neutre. Ou plutôt les cléricaux ramèneraient ainsi, par un détour, le vieil enseignement congréganiste. Celui-ci, de peur d'éveiller la réflexion, l'indépendance de l'esprit, s'appliquait à être le plus insignifiant possible ; ainsi les affirmations et les doctrines de l'Eglise, auxquelles rien ne faisait contrepoids, maîtrisaient irrésistiblement les intelligences.

Sans doute il serait matériellement impossible de retrancher aujourd'hui de l'histoire des hommes ou de l'histoire de la nature tous les événements qui contrarient la tradition ecclésiastique. Les choses mêmes, si je puis dire, ont une voix et jettent des cris. La cosmographie, la géologie, la vaste histoire humaine renouvelée par la critique, ne s'accordent pas aisément avec la lettre de certains récits bibliques enfantins et étroits ; toutes les sciences, quelles qu'elles soient, abstraites ou concrètes, en habituant l'intelligence à lier des idées selon une conséquence rigoureuse, comme le fait la géométrie, ou à enchaîner les faits selon des lois, comme le fait la physique et la chimie, la mettent en défiance à l'égard du miracle. Et le large tableau de la vie multiple et changeante des peuples, de la succession des institutions, des croyances, des formes religieuses et sociales émergeant par degrés et s'évanouissant peu à peu, libère l'intelligence des partis pris aveugles.

La neutralité scolaire ne pourrait donc pas, à moins d'aller jusqu'à la suppression de tout enseignement, retirer à la science moderne toute son âme de liberté et de hardiesse. Mais ce qu'on attend de l'école, ce qu'on s'apprête à exiger d'elle, c'est qu'elle réduise au minimum cette âme de liberté ; c'est que, sous prétexte de ménager les croyances, elle amortisse toutes les couleurs, voile toutes les clartés, et qu'elle ne laisse parvenir à l'esprit les vérités scientifiques qu'éteintes et presque mortes. Il y a une façon de raconter l'histoire de la terre, les « époques de la nature », pour parler comme Buffon, qui émeut prodigieusement l'esprit et qui le fait assister au long travail de notre planète comme à un drame incomparable. Il y a au contraire une façon sèche, inerte, qui ne laisse dans l'esprit que des mots et qui n'y suscite point la vie et les dangereuses curiosités redoutées de l'Eglise.

De même il est possible de raconter l'histoire de France sans manquer à l'exactitude matérielle des faits et des dates, mais de telle sorte que les institutions successives, empire de Charlemagne, féodalité, monarchie centra-

lisée, explosion révolutionnaire de la démocratie bourgeoise, lente poussée et préparation profonde du socialisme, n'offrent à l'esprit rien de vivant et se réduisent à une pauvre nomenclature. Dès lors, les intelligences ainsi éduquées, n'ayant jamais goûté à la vie, ne seront pas choquées de ce qu'a de mort aujourd'hui la pensée ecclésiastique. Et l'Eglise guettera l'heure où tous ces esprits, souffrant à leur insu de la pauvreté de l'enseignement scolaire, seront à la merci de la première émotion idéaliste qu'elle pourra leur ménager.

Ainsi, par la campagne de « neutralité scolaire », ce ne sont pas seulement les instituteurs qui sont menacés de vexations sans nombre. C'est l'enseignement laïque lui-même qui est menacé de stérilité et de mort.

Plus l'esprit est vivant, plus il étend à l'infini les applications des idées qu'il reçoit. Quoi de plus abstrait en apparence que la géométrie ? Mais le jour où Roger Bacon présente et proclame dans son *Opus magnum* que tout l'univers est, en un sens, géométrie et mathématique, le jour où il conclut que l'homme pourrait donc exercer une action croissante sur la totalité des choses, et concentrer en un seul miroir assez de flamme pour éclairer ou embraser l'univers, ce jour-là il agrandit à l'infini la pensée d'Archimède. Il pressent Diderot, Berthelot, Renan, et la froide géométrie prend dans son esprit révolutionnaire une force de révolution. De même encore, quand Descartes empruntait à la géométrie le type de la certitude, il renouvelait par elle tout l'esprit humain. Et lorsque, par une tendance d'esprit toute contraire, Pascal limitait la sphère de la géométrie et affirmait tout un monde de vérités d'un autre ordre, il montrait encore que la géométrie n'était pas restée pour lui science abstraite et morte, qu'il en avait confronté la méthode avec toute la vie de l'esprit humain. Il faudrait tuer les esprits pour empêcher les idées d'y développer ces vastes conséquences, souvent imprévues, dont s'épouvantent les partisans de la « neutralité scolaire », c'est-à-dire de l'immobilité ecclésiastique.

Est-ce à dire que l'enseignement de l'école doit être sectaire, violemment ou sournoisement tendancieux ? Ce serait un crime pour l'instituteur de violenter l'esprit des enfants dans le sens de sa propre pensée. S'il procédait par des affirmations sans contrepoids, il userait d'autorité, et il manquerait à sa fonction même qui est d'éveiller et d'éduquer la liberté. S'il cachait aux enfants une partie des faits, s'il ne leur faisait connaître que ceux qui peuvent seconder telle ou telle thèse, s'il ne comprenait pas et s'il ne leur faisait pas comprendre la force des raisons qui ont légitimé telle ou telle institution, propagé telle ou telle croyance, il n'aurait ni

la probité ni l'étendue d'esprit sans lesquelles il n'est pas de bon instituteur.

Que tout le mouvement de l'Europe moderne tende à la démocratie politique d'abord, et aussi à la démocratie sociale, c'est ce qui ressortira sans doute de l'enseignement historique de l'école. Mais ce n'est pas une raison pour méconnaître les grandeurs de l'ancienne monarchie française et l'éclat de l'ancienne aristocratie, et il suffirait à l'instituteur de méditer le *Manifeste communiste* de Marx pour y voir le plus magnifique tableau de l'œuvre de la bourgeoisie moderne. On peut donc se tourner vers l'avenir et orienter vers des temps nouveaux la signification de l'histoire, sans calomnier le passé et le présent. Cette largeur d'esprit est conforme aux exigences de la science elle-même, car la science est l'interprétation de la vie, et la vie ne procède point par tranches : elle va comme un fleuve où bien des affluents se mêlent, et le passé se survit étrangement à l'heure même où on le croit aboli.

De là la nécessité d'une méthode d'enseignement surtout positive. Ce n'est point par voie de négation, de polémique, de contro-

verse, que doit procéder l'instituteur, mais en donnant aux faits toute leur valeur, tout leur relief. A quoi bon polémiquer contre des récits bibliques enfantins ? Il vaut mieux donner à l'enfant la vision nette de l'évolution de la terre. A quoi bon railler la croyance au miracle ? Il est bien plus scientifique de montrer que tous les progrès de l'esprit humain ont consisté à rechercher des causes et à savoir des lois. Quand vous aurez ainsi mis dans l'esprit des enfants la science avec ses méthodes et la nature avec ses lois, c'est la nature elle-même qui agira dans leur intelligence et qui en rejettera le caprice et l'arbitraire. Et que pourront dire alors ceux qui accusent à tout propos l'instituteur de violer la neutralité scolaire ? Voudront-ils, selon le mot admirable de Spinoza, obliger la nature elle-même à délirer comme eux ?

Mais je n'ai fait aujourd'hui qu'effleurer la question par ses aspects les plus généraux. Je me réserve de préciser par des exemples, dans ma prochaine chronique, l'application de la méthode que j'indique, et qui est tout à la fois, si j'ose dire, enthousiaste et objective.

JEAN JAURÈS.

Les Événements de la Semaine

Avant la rentrée.

Les écoliers sont rentrés ; les députés, ces enfants terribles, ne vont pas tarder à les imiter. M. Clemenceau va les rappeler sous peu au Palais-Bourbon : quels devoirs leur assignera-t-il ?

Si nous avions un ministère vraiment radical, la réponse serait aisée. Le gouvernement s'emploierait à faire triompher une politique d'action républicaine et de réformes sociales. Quoi de plus facile, puisque la Chambre de 1906 a été élue sur un programme réellement avancé ?

Mais M. Clemenceau a d'autres chats à fouetter. Il sait qu'il n'est toléré et maintenu en place par ses alliés de droite qu'à la condition de faire le gendarme contre tous ceux qui se lèvent pour leur pain et pour leurs libertés ; seulement, cette politique a-t-elle chance de réussir ?

Parcourez les villes et les campagnes ; interrogez le paysan et l'ouvrier ; demandez-leur ce qu'ils pensent de cette lutte odieuse entreprise contre les travailleurs ; ils vous répondront :

— Chaque fois qu'il s'agit de faire une réforme, les radicaux font appel aux socialistes, et ceux-ci « donnent » avec ensemble. Chaque fois qu'il faut défendre le régime républicain, les socialistes sont au premier plan de la bataille. Alors pourquoi Clemenceau s'acharne-t-il contre les meilleurs soldats de la démocratie ?

Parce que les socialistes le pressent d'agir en démocrate ; parce qu'ils le somment de réaliser le programme radical dont il ne veut plus ; parce qu'enfin Clemenceau n'ignore pas qu'après la faillite du radicalisme dont il dilapide l'actif, les socialistes seront chargés de la liquidation.

Jugé par Combes.

Du *Rappel*, journal inspiré par M. Combes, cette appréciation sévère mais juste de la politique clemenceauiste :

L'équivoque.

Nous sommes restés fidèles à une politique qui, sous les ministères Waldeck-Rousseau et Combes, aboutit à cette action républicaine, laïque et démocratique, qui n'est sans doute pas du goût des *Débats*, mais qui est du nôtre.

S'il existe en l'occurrence une équivoque, c'est bien

celle que se plaît à entretenir M. le Président du conseil, avec le concours empressé de ses amis du centre ».

Elle consiste à faire pratiquer dans les faits une politique conservatrice à un cabinet issu d'une majorité radicale-socialiste, composé d'éléments radicaux et socialistes, et constitué sur un programme radical-socialiste. Les mots sont du répertoire radical, les actes de l'école réactionnaire.

C'est cette équivoque qui a provoqué le malaise profond que tout le monde est obligé de constater, et qui tend chaque jour à déconsidérer le régime parlementaire et la république elle-même dans le pays.

Où en sont les réformes ?

La Chambre « radicale » de 1906-1910 n'a plus guère que dix-huit mois à vivre. Qu'a-t-elle fait ? Peu de chose. Que lui reste-t-il à faire ? Presque tout.

Elle a voté les retraites ouvrières ; c'est vrai ; mais le texte qu'elle a adopté a été bâclé de telle façon que le Sénat a tous les prétextes plausibles pour le remanier, le déformer, et finalement l'annihiler. Réforme vaine, réforme sur le papier.

Elle est empêtrée dans une interminable discussion de vétilles — voulues, cherchées — pour l'impôt sur le revenu, dont elle ne veut à aucun prix. Bourgeoise avant tout, elle répugne secrètement à une mesure profondément populaire.

Et la réforme électorale ? Il n'y a pas d'équité électorale en France : les 3.000 électeurs d'un minuscule arrondissement rétrograde possèdent un député, tout comme les 25.000 votants d'un arrondissement à population ouvrière dense et socialiste... Quant à la représentation proportionnelle, les radicaux conservateurs ne peuvent y consentir, parce qu'elle les priverait de leur majorité, qui est factice, injustifiée.

L'Ouest est racheté ; c'est vrai. Mais l'exploitation n'en a pas encore été remise à la direction des chemins de fer de l'Etat, et la loi votée par le Parlement n'interdit pas la création d'une nouvelle Compagnie fermière. Réforme inachevée.

Un an et demi de Maroc.

Il y a presque un an et demi que le massacre de Casablanca rendit possible l'intervention des troupes françaises au Maroc. Sur ce prétexte, en effet, le